Charité de Femme

I

J'allais de Paris à Nice pour les fêtes du Carnaval, en février 189.. Je m'arrêtai à Toulon afin de rendre visite à mon ami Georges de Baltine qui avait loué pour la saison la chasse d'une des îles situées en face d'Hyères, celle de Port-Cros, et qui m'y avait invité. Je dois avouer qu'en entreprenant cette expédition, je n'emportais mon fusil que par décence. Je cédais surtout au désir de faire un tour, projeté depuis longtemps, dans ces îles trop peu connues que les anciens appelaient les Stœchades, — les *Rangées en ligne*, — et les moines du Moyen Age les *Iles d'or*, sans doute à cause du mica dont elles scintillent, et qui, sous le soleil couchant, les revêt d'un reflet de métal jaune. Que de fois, des hauteurs d'Hyères, je les avais vues profiler, entre le ciel d'un bleu pâle et la mer d'un

bleu sombre, leur longue ligne boisée et leurs rocheuses falaises! Que de fois, gagnant l'Italie ou la Grèce, j'avais passé en paquebot entre ces falaises et la côte, assez près pour apercevoir les profondes vallées de Porquerolles et de Port-Cros foisonnantes de pins d'Alep, le rocher dénudé de Bagaud et les landes sauvages du Titan! Une nuit, en particulier, j'avais respiré en les longeant un si violent et si doux parfum de plantes aromatiques, cette odeur du maquis bien connue de tous ceux qui ont approché la Corse par de certaines brises, que cet arome m'avait hanté des jours et des jours. Comment aurais-je dit non à un aimable camarade qui m'offrait un prétexte de satisfaire commodément une curiosité éveillée depuis des années?

Comme nous avons, nous autres Français, le génie de rendre presque inabordables les plus beaux coins de notre beau pays, — quitte à nous extasier sur des sites étrangers qui ne valent pas les nôtres, — cette visite, qui serait très aisée s'il existait un service entre ces îles et la plage même d'Hyères, représente un véritable voyage. Il faut de toute nécessité passer la nuit à Toulon et se lever à six heures, pour prendre à sept un petit Vapeur qui arrive à Port-Cros vers midi, après avoir touché barre à Porquerolles. Encore ces bateaux — ils sont deux et qui alternent l'un avec l'autre — ne font-ils ce service que deux fois par semaine. Ils partent de ce quai de la Darse Vieille, si chaud à l'œil par les après-midi de

soleil et que décorent les deux héroïques Atlantes de Puget, tordant sous le balcon qu'ils supportent leur brutale et douloureuse musculature de cariatides. Quand j'arrivai sur ce quai, par ce matin de février, les étoiles emplissaient encore le ciel. L'aube pointait à peine et le paysage du port était noyé dans une pénombre de crépuscule qui donnait, aux formes des navires à l'ancre sur l'eau ardoisée de cette vaste rade, un aspect fantomatique. Cependant les cafés déjà ouverts flamboyaient de gaz, et sur les dalles de ce quai où n'arrivent pas les voitures, c'était un piétinement hâtif de passants pressés. Officiers et matelots, soldats de marine et employés, bateliers et mousses allaient et venaient, la plupart en uniforme, frissonnants du réveil et marchant vite, à cause du froid qui me gagnait moi-même. J'étais arrivé de Paris, la veille, par une de ces après-midi de l'hiver provençal, tiède comme un jour de printemps. Une fois de plus, malgré ma vieille expérience de ce climat contrasté et de ses surprises, j'avais pris pour mon excursion un paletot mince sous lequel je grelottais, et je regardais, non sans appréhension, le Vapeur où je devais passer les cinq heures de la traversée. C'était un bateau de soixante tonnes peut-être, qui portait la trace partout d'une simplicité primitive et utilitaire : la cabine réservée aux passagers consistait en une soupente ménagée dans l'entrepont, garnie de banquettes en bois, basse de plafond, vitrée dans toute son étendue et sans trace de chauffage. A peine si un

fourneau de fonte, installé en plein air, rougeoyait dans l'angle de l'escalier du gaillard d'avant : un cuisinier, qu'à sa carrure on reconnaissait pour un simple matelot, y préparait le déjeuner de l'équipage dans une casserole de cuivre encrassée et d'où s'échappait un violent fumet d'ail. Trois autres marins — un mécanicien avec son aide et un mousse — composaient cet équipage. Ils vaquaient sans se hâter, avec un flegme méridional, aux préparatifs du départ, lesquels consistaient à entasser dans la cale, au petit bonheur, les caisses et les paniers destinés aux quelque deux cents habitants de Porquerolles et de Port-Cros. Des femmes arrivaient, apportant des paquets, avec des recommandations verbales qu'elles formulaient en patois. Les hommes répondaient de même et interrompaient leur travail pour causer. Le caractère « bon enfant » de cette diligence de mer se rehaussait de pittoresque à cause des types fortement marqués de ces gars. Fils du pays, ils avaient tous plus ou moins, sur leurs visages, dans leurs yeux trop noirs, dans leur teint basané, dans leurs traits robustes, cette hérédité sarrasine, si reconnaissable sur cette côte où les montagnes s'appellent encore les Maures et les Maurettes par souvenir des pirates d'Afrique et de leur longue invasion. Mais ces descendants des anciens corsaires paraissaient n'avoir de terrible que le masque. Ils bavardaient, riaient, gesticulaient, musaient, sous la surveillance du capitaine, un hercule de cinquante ans, avec des yeux bleus,

celui-là, dans un visage très rouge, qui n'avait comme insigne de son grade qu'une casquette de drap noir garnie de passementerie. Sauf ce détail, il était vêtu comme ses hommes. Des houseaux de grosse toile bleue protégeaient son pantalon de drap. Il mettait la main à la besogne comme les autres, sans morgue et sans fausse pose, empoignant un paquet, calant une caisse, parlementant pour une commission personnelle, avec l'accompagnement obligé des *pécheire* et des *pitchoun*. Cette lenteur des préparatifs, — tout le chargement s'amoncelait en tas sur le pont, — l'absence de fumée à la cime du tuyau de la cheminée, le peu d'empressement des passagers, — en visitant la cabine j'avais bien vu des plaids roulés, deux nécessaires de voyage, une boîte à fusil, sans doute le bagage d'un autre invité de Baltine, mais personne même pour les garder, — tout rendait invraisemblable la ponctualité du départ à sept heures. J'appréhendais de me voir pris dans une de ces *combinaisons* provençales qui dénoncent, mieux que le soleil et que les oliviers, l'approche de l'Italie, et je m'en plaignis au capitaine.

— « La *Perle* ne partira pas à l'heure aujourd'hui ? » demandai-je.

— « Vous n'avez donc pas lu l'affiche que nous avons mise à l'arrière ? » me répondit-il. « Nous attendons les soldats de Madagascar que nous devons transporter au *Sanatorium* de Porquerolles. »

— « Mais quand l'avez-vous mise, cette affi-

che? » fit une voix d'homme derrière moi, furieuse. « Il y a une demi-heure. Je vous ai vus la mettre. J'étais là... »

Je me retournai et je reconnus un personnage que j'avais remarqué tout à l'heure, en train de se promener le long du quai. Dans l'ombre, j'avais mal distingué son costume qui me fit deviner aussitôt que l'étui à fusil devait lui appartenir. C'était un beau garçon, de trente ans environ, très robuste, dont les gros membres étaient encore grossis par un ulster de chasse aux poches compliquées, à l'étoffe rugueuse, presque velue, visiblement coupé en Angleterre. Sa casquette de la même laine, ses gros gants tricotés, ses fortes bottines jaunes achevaient sa physionomie de chasseur élégant et solide. Il offrait le type accompli d'une sorte d'individu que je connais assez bien : l'homme riche à fort tempérament, qui a résolu son existence par la joie physique de l'exercice violent, mais pris dans d'excellentes conditions de confortable. Beaucoup de nobles modernes sont ainsi en France, depuis que la diminution des fortunes, inévitable résultat du Code Civil et de l'égalité des partages, les a contraints de redevenir des ruraux. Ces hommes-là d'ordinaire ont passé par le régiment. Ils ont été officiers de cavalerie jusqu'à leur mariage. Puis ils ont donné leur démission pour vivre sur leurs terres, d'une vie passablement brutale, très bornée, mais saine. Les plus raffinés, ceux à qui un reste d'opulence permet l'appartement à Paris, ne voient guère dans la

grande ville qu'une occasion de chasser plusieurs fois la semaine, de monter à cheval tous les jours et de déguster au club, au restaurant ou chez des amis, une cuisine supérieure. Cela fait un caractère qui n'a pas encore été bien étudié, où les préjugés nobiliaires se heurtent à de réelles traditions aristocratiques, une mixture bizarre de religion, de dévotion quelquefois et de matérialisme, d'activité virile et d'enfantillage. Il y a du paysan dans ces vigoureux gaillards très voisins de la terre, et, comme les paysans, ils sont également capables de toutes les simplicités et de toutes les ruses. Leur apparente rondeur peut cacher le plus âpre égoïsme. J'allais éprouver que celui-ci ne réalisait que trop cette loi commune aux personnalités très pénétrées d'animalisme. On ne vit pas si près de la bête sans finir par lui ressembler.

— « Oui, » insista-t-il, « vous avez affiché le changement ce matin, je l'ai vu... Mais, » il se tournait vers moi sans prendre la peine de baisser le ton, « ces Méridionaux ne sont pas capables d'une chose bien faite. C'est un à peu près éternel... Et puis ce gouvernement qui a ses bateaux de guerre là dans le port, et qui va confier ses malades à un *raffiau* comme celui-ci ! Ce sera quelque manœuvre électorale... Monsieur, » continua-t-il, « permettez-moi de me présenter moi-même. Vous êtes sans doute ***... » et il me dit mon nom, puis sur ma réponse affirmative : « Je sais par Baltine que vous allez chasser chez lui. Moi, monsieur, je suis le comte de Mégret-Fajac...

Baltine prétend avoir à Port-Cros la grande et la petite outarde, le flamant, des passages de chevaliers et de bécasseaux, du merle rose, du faisan de Corse et du perdreau d'Algérie!... Nous verrons bien... S'il m'a dérangé de Monte-Carlo et du tir aux pigeons pour me faire fusiller des grives, je ne lui pardonne pas... Mais voici Mme de Mégret-Fajac. Je vais vous présenter à elle... Nous étions ici à sept heures moins le quart, heure militaire... Quand elle a su le retard, elle est allée à l'église voir si elle aurait une messe... Pour une femme, cinq heures de mer, c'est un voyage dangereux... Elles trouvent naturel de déranger le bon Dieu pour ça!... Prenez-vous un cigare? »

Tout en me tendant un des noirs havanes qu'il fumait ainsi à jeun, — avec une liberté qui prouvait l'énergie de son estomac et son absence de nerfs, — mon futur compagnon de chasse me faisait faire sur le quai une vingtaine de pas, au-devant d'une jeune femme qui débouchait d'une rue transversale, accompagnée de sa camériste. J'ai vu, dans ma vie, quelques ménages d'époux mal appariés. J'en ai rarement rencontré un où l'antipathie de nature fût plus évidente. Mme de Mégret avait dans tout son être autant de délicatesse, presque de maladivité, que son mari avait de robustesse, presque de grossièreté. Sous l'épaisseur de la lourde jaquette d'astrakan, par ce froid matin d'hiver, on devinait un corps gracile et

frêle, et, sous son double voile, un visage mince aux traits menus, avec un teint sans éclat où brillaient des yeux admirables, d'un bleu sombre à en paraître violet. C'était de ces yeux qu'il suffit d'avoir rencontrés pour éprouver l'envie de protéger l'âme trop sensible qui vous regarde à travers ces prunelles tendres et farouches. Autant les pieds et les mains du comte étaient de larges, de solides outils de marche et de prise, autant les pieds et les mains de la comtesse, même dans les grosses bottines de voyage et sous les gants de forte peau, donnaient l'impression de jolis bibelots fragiles. Tandis que l'air humide et glacé de ce matin fouettait le sang de l'athlète roux qu'était le mari, visiblement la jeune femme tremblait de froid malgré sa marche. De s'être levée si tôt l'avait déjà épuisée pour tout le jour. Ce n'était pas, je l'aurais gagé, contre les périls du voyge en mer qu'elle était allée prier Dieu. Elle lui avait bien plutôt demandé la force de cacher son malaise à son seigneur et maître, afin de ne pas lui gâter un plaisir qui était un supplice pour elle, et le plus doux génie féminin frémissait dans l'accent soumis avec lequel, une fois la présentation faite, elle interrogea ce terrible mari :

— « Vous n'avez pas eu froid, Alfred?... Je suis restée un peu plus longtemps parce qu'on nous a mal renseignées d'abord... Nous avons dû aller à deux églises... Enfin nous avons eu notre messe... Mais qu'attend-on pour partir? »

— « Je le sais maintenant, » dit M. de Mégret

d'un ton singulièrement rude : « des rapatriés de Madagascar que nous déposons à un *sanatorium*... »

Etait-ce une illusion? Il me sembla qu'il avait donné à cette phrase, en la prononçant, presque une allure agressive. Oui. Un reproche direct et personnel avait passé dans sa voix, et il me sembla aussi qu'à ces mots, pourtant bien simples, les paupières de la jeune femme avaient battu nerveusement. Ce ne fut qu'une nuance et que j'aurais sans doute oubliée, si ce premier indice ne s'était éclairé depuis d'un jour trop significatif. Mais déjà nous avions commencé de marcher tous les trois le long du quai, où le gaz s'éteignait maintenant, et nous causions, comme des Parisiens qui se tâtent les uns les autres, qui se cherchent des amis communs, afin d'avoir un prétexte à satisfaire la passion nationale pour l'anecdote et la critique. Cette épreuve ne trompe guère. Elle permet de constater très vite le degré d'esprit et de bienveillance de celui et de celle avec qui on cause ainsi. Je n'eus pas de peine à discerner, là encore, l'antagonisme foncier des deux époux. La comtesse déployait autant de grâce indulgente à louer les gens que son époux prenait d'âpre plaisir à en médire. En moins d'une demi-heure celui-ci m'avait déjà conté une dizaine de ces histoires, d'ailleurs toutes connues, qui courent les cercles et les salons à Paris, et qui, toutes fausses ou faussées, ramènent sans cesse en scène les mêmes personnes : quatre ou cinq vieilles drôlesses titrées ou millionnaires,

et un nombre égal de jeunes ou de vieux viveurs, dont on finit par être lassé au point de ne plus entendre leurs noms, sans avoir envie de dire, comme l'autre, à l'époque de l'engouement pour une noble figure, trop exaltée, puis trop décriée : « Ce qui me console de mourir, c'est que je n'entendrai plus parler du Grand Français! » Je voyais distinctement Alice de Mégret souffrir de cette vulgarité. Elle avait, quand elle causait, une voix à la ressemblance de son visage, frêle, timide et modeste, avec des passages comme voilés à de certains moments. Je n'ai plus l'âge, hélas! où une inconnue de la veille prend dans notre cœur, en quelques instants, une place irremplaçable, mais, en allant et venant sur cette marge de quai, je me disais :

— « Quelle amie délicieuse ferait cette jeune femme! Quelle cousine, quelle sœur surtout! Comme on aimerait à lui demander conseil, à venir auprès d'elle quand on serait malheureux, à se faire consoler par elle du mal que d'autres nous auraient fait!... Si elle est vraiment ce qu'annoncent ses yeux, ses manières, sa voix, on n'a jamais même osé l'aimer... Pourquoi a-t-elle épousé ce soudard? Sans doute elle a obéi à quelques convenances de famille. Les femmes de cette race trop tendre, les *Cordélias*, en sont toutes là. Elles sont plus filles qu'amantes, plus mères qu'épouses. A dix-huit ans, un désir de leurs parents leur fait sacrifier leur vie entière. A quarante ans, elles sont les esclaves de leurs enfants, qui, régulièrement,

leur brisent le cœur... Mais, d'après ce que celle-ci vient de dire, elle n'a pas d'enfants... Et c'est tant mieux. Si elle en avait, que je la plaindrais de les avoir eus d'un tel père! »

J'en étais là de mes réflexions, dont celle qui en était l'objet ne se doutait guère, quand plusieurs coups de cloche venus de notre bateau nous firent nous retourner. Nous aperçûmes le capitaine qui, debout à l'arrière, agitait vigoureusement un bourdon de bronze destiné à rallier l'équipage et les passagers :

— « Huit heures un quart, » dit Mégret en regardant sa montre. « Si avec cela nous traînons à Porquerolles pour débarquer nos malades, nous ne serons pas chez Baltine avant trois heures de l'après-midi. Et où déjeunerons-nous? Franchement, quand on invite des amis à des parties de ce genre, on a un yacht à soi pour les venir prendre... »

— « Nous arriverons peut-être plus tôt, » dit la comtesse. « La mer est comme de l'huile; regardez... »

— « Et les rapatriés me paraissent bien peu nombreux, » insistai-je.

— « Comment, » reprit Mégret, « c'est pour ces quatre malheureux qu'on nous a fait attendre deux heures?... »

— « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, » répondit le capitaine, avec cette sérénité du fonctionnaire qui exécute sa consigne, si particulière

à notre pays : « nous sommes subventionnés par l'Etat, nous devons prendre ses ordres... »

II

Il n'y avait en effet, sur le pont, lorsque nous y montâmes, pas plus de quatre soldats. Deux appartenaient à l'artillerie, un aux chasseurs, le dernier à une compagnie de tirailleurs indigènes. C'était un homme de sang nègre ou kabyle, si épuisé par la fièvre que le noir de sa peau en paraissait vert. Tous quatre étaient affreusement maigres, avec des épaules aiguës, des joues rentrées, des dents longues sous des lèvres décolorées, et leurs yeux brillaient de cet éclat qui dénonce la longue intoxication intérieure. Les trois blancs avaient, eux aussi, un teint si verdâtre qu'ils ne se distinguaient de leur compagnon que par la coupe du visage et par la forme des lèvres. Les capotes délabrées, les képis déformés, la repoussante malpropreté des basanes et des chaussures, l'absence de linge, trahissaient chez ces malheureux l'incurie radicale du troupier qui a trop pâti entre la tente et l'hôpital : il se laisse aller et perd cette coquetterie de l'uniforme sans laquelle il n'y a pas d'armée. La maladie avait brisé en ceux-ci le ressort militaire. Elle en avait fait de pauvres animaux, recrus de lassitude et